

car les colonnes infernales battaient le pays, n'épargnant pas plus les enfants que les femmes et les vieux. Aucun uniforme pourtant, ne se montrait dans le voisinage des fugitifs.

Peu à peu, ceux-ci reprirent confiance. Et comme l'une sortait à peine de l'enfance, comme l'autre y rentrait par l'autre bout de la vie, cette existence solitaire eut des charmes pour eux ; il leur fallait peu de chose pour vivre : chaque semaine, Yvette se glissait jusqu'au village voisin et en rapportait du pain pour huit jours, car il leur restait quelque argent. Le reste du temps, elle égrenait son chapelet sous les grands arbres, récoltait des baies et des racines, ou raccommoait tant bien que mal leurs habits... Le vieux, qui avait quelque peu braconné dans sa jeunesse, tendait des lacs aux petits oiseaux. Bref, ils étaient presque heureux, et, en dépit de toutes leurs misères, des pensées riantes leur venaient parfois.

C'est ainsi que le vieillard s'avisait un matin que sa petite-fille venait d'avoir quinze ans. D'ordinaire, à pareil jour, il lui faisait un cadeau ; l'année précédente, c'avait été une croix d'or, avec une chaînette pour suspendre à son cou ; l'année d'avant, de mignons souliers à boucles d'argent. Pour les quinze ans d'Yvette, il avait projeté depuis longtemps d'acheter une belle chaîne d'argent, avec, au bout, de grands ciseaux et l'agrafe pour suspendre les clés : le plus joli cadeau que puisse recevoir une future ménagère. Mais où prendre maintenant la chaîne et les ciseaux ?... A défaut, et ne voulant point laisser passer un tel jour sans réjouir sa chère fillette par un présent, le bonhomme imagina de lui donner son vieux couteau.

— Ça te servira toujours à peler tes pommes ! lui dit-il en l'embrassant. Il est un peu gros pour ça, mais, dame ! je doute que tu lui trouves un autre emploi. Bien sûr, voilà un couteau qui ne fera jamais de mal à personne !

Le grand-père disait cela en riant, par allusion à l'humeur douce et craintive de sa petite fille. C'était une chose connue dans la famille qu'Yvette n'eût pour rien au monde mis à mort une souris ! Elle avait une telle horreur du sang qu'elle s'enfuyait bien loin lorsqu'on tordait le cou à un canard ou à un poulet, et, une fois que sa mère s'était légèrement entaillé le doigt, elle avait failli s'évanouir. Les paysans sont d'ordinaire pas si tendres, et les frères

d'Yvette la taquinaient souvent à cause de sa sensiblerie.

Yvette fut un peu déçue ; mais elle remercia son grand-père et mit le couteau dans la poche de son tablier.

Or, le soir de ce même jour, la porte de la chaumière fut enfoncée à coups de crosses. Quatre hommes en uniformes bleus, complètement ivres, firent irruption à l'intérieur en proférant des cris de mort.

— Il y a ici des traîtres ! hurla celui qui paraissait être le chef. Saisissez-les !..

Les soldats avancèrent en titubant. La chaumière était obscure ; Yvette, cachée derrière un tas de fagots, échappa d'abord à leurs regards. Le grand-père était assis devant l'âtre, dont la maigre flamme éclairait en plein son visage ; en voyant entrer ces inconnus, il se leva, et, ne sachant ce qu'on lui voulait, alla au-devant d'eux...

Alors un tout jeune homme, qui n'avait pas une mauvaise figure, paraît-il, mais qui était ivre jusqu'à la folie, ivre jusqu'au crime, se rua sur le vieillard en vociférant comme un démon, et leva le poing pour le frapper...

Que se passa-t-il dans l'âme d'Yvette ?... Elle-même ne sut jamais l'expliquer ; mais elle n'en put supporter davantage. Elle bondit en avant et planta son couteau, de toutes ses forces, dans la gorge du soldat.

Il tomba, rendant le sang à pleine gorge... Et telle fut l'horreur de cette scène que les compagnons du mort se sentirent frappés comme d'un coup de foudre. Ils s'enfuirent épouvantés, devant cette petite fille dont les yeux lançaient des flammes et qui tenait, ouvert dans sa main, un couteau sanglant.

Yvette avait sauvé son grand-père. La nuit venue, elle l'entraîna hors de la cabane et gagna avec lui un autre asile, où ils ne furent pas inquiétés. Puis la Révolution passa... Des jours meilleurs vinrent pour la jeune fille. Elle épousa mon père, qui n'était qu'un modeste marchand, mais qui fit fortune pendant la Restauration. Ils vinrent s'établir à Paris, où je suis né, où j'ai fait mes études de médecin. Le vieux grand-père mourut quand j'avais trois ans, en nous bénissant tous. Et il semble que le passé aussi était mort...

Et bien ! non, ce passé tragique survivait dans l'esprit de ma mère. La scène sanglante dans laquelle elle avait, enfant, joué un rôle